

# George Sand et les Baléares : d'un amour contrarié à l'invention d'un imaginaire littéraire touristique

**Évelyne Ricci**

*Université Sorbonne Nouvelle — CREC EA 2292*

**Résumé :** Le voyage qu'entament George Sand et Frédéric Chopin aux Baléares, à la fin des années 1830, a tout d'un rendez-vous manqué. Il signe les débuts d'une histoire contrariée entre la France et l'archipel qui doit beaucoup au récit qu'en fait George Sand quelques années plus tard. Point de départ d'une construction littéraire et médiatique, ses écrits sur l'île sont vite repris par la presse, contribuant à modeler l'image de l'archipel à l'usage des Français. Cette médiatisation révèle des enjeux multiples, qui tiennent tant à l'invention d'un imaginaire touristique qu'à la vision que la France nourrit de l'Espagne voisine et à sa cristallisation littéraire. Ce n'est que des années plus tard, à la fin du siècle, que l'image qu'en avait forgée le récit sandien s'inverse lentement et que l'île

de Majorque, devenue destination touristique, exploite avec bonheur l'aura que le séjour des deux amants lui a laissée, bien malgré eux sans doute.

**Mots-clés :** George Sand, Frédéric Chopin, Baléares, Tourisme, Mémoires, Correspondance, Presse.

**Resumen:** El viaje de George Sand y Frédéric Chopin a las Islas Baleares a finales de la década de 1830 podría ser el de un desencuentro. Marcó el inicio de una relación frustrada entre Francia y el archipiélago que debe mucho al relato que George Sand publica unos años más tarde. Sus escritos sobre la isla fueron el punto de partida de una construcción literaria y mediática que inspiró rápidamente a la prensa, contribuyen-

do a configurer la imagen del archipiélago para los franceses. Esta mediatización pone de realce múltiples cuestiones, que tienen tanto que ver con la invención de un imaginario turístico como con la visión que Francia tiene de la vecina España y su cristalización literaria. Solo años más tarde, a finales de siglo, la imagen forjada por la narrativa sandiana se fue invirtiendo lentamente y la isla de Mallorca, convertida en destino turístico, explotó felizmente el aura que la estancia de los dos amantes había dejado, a su pesar sin duda.

**Palabras clave:** George Sand, Frédéric Chopin, Turismo, Memorias, Correspondencia, Prensa.

**Abstract:** George Sand and Frédéric Chopin's trip to the Balearic Islands at the end of the 1830s had all the makings of a missed opportunity. It marked the beginning of a thwarted relationship between France and the archipelago

that owed much to the account that George Sand made of it a few years later. As the starting point of a literary and media construction, her writings on the island were quickly taken up by the press, contributing to shaping the image of the archipelago for the French. This media coverage reveals multiple issues, which have as much to do with the invention of a tourist imagination as with the vision that France nourishes of neighbouring Spain and its literary crystallisation. It was only years later, at the end of the century, that the image forged by the Sandian narrative was slowly reversed and that the island of Mallorca, which had become a tourist destination, happily exploited the aura given by the two lovers' visit—no doubt against their will.

**Key words:** George Sand, Frédéric Chopin, Tourism, Memoirs, Correspondence, Press.

---

*Ce voyage fut malheureux sous tous les rapports.*

*Ce fut un désenchantement, une désillusion.*

*Annales politiques et littéraires, 7-IX-1884.*

*L'Île d'or, comme on appelle Majorque, est propice aux écrivains et aux artistes.*

*Comœdia, 1-IX-1931.*

Du voyage de George Sand et Frédéric Chopin aux Baléares, à la fin des années 1830, la petite histoire a semblé ne retenir que celle d'un voyage romantique de deux amants partis se réfugier sur une île paradisiaque pour y cacher leur amour. Leur escapade hivernale avait dès lors tout d'un scénario romanesque, avec ses deux artistes, dont l'un tuberculeux, une traversée sur la Méditerranée, un paysage enchanteur et une chartreuse isolée dans la campagne majorquine, le tout agrémenté de douces mélodies au piano. L'histoire fut plutôt celle, en réalité, d'amours contrariées entre l'île et les deux amants dont George Sand se fait l'écho avec amertume dans un livre quelques années plus tard, un récit qui envenima pour des années les relations entre les Baléares et la France. La rencontre littéraire entre la France et l'archipel naissait sous des auspices peu amènes en ces premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle. Pourtant, ce voyage de George Sand et son amant se teint dans

la mythologie littéraire et musicale d'une certaine aura et on a tôt fait d'associer leurs deux noms à ces îles espagnoles dont ils deviennent indissociables. Il contribua ainsi, c'est tout le paradoxe, à faire connaître la destination en France et à alimenter pour des décennies l'image touristique de l'archipel. Ce qui fut au commencement un rendez-vous manqué devint des années plus tard, et notamment dès le tournant du siècle, le creuset d'où germa une vision élogieuse du lieu qui servit sa promotion auprès des touristes français.

La presse n'est pas étrangère à ce retournement et à l'inversion de cette image, elle qui se fait l'écho du récit sandien, pour le pire, mais aussi pour le meilleur. Car entre les Baléares et la France, il y a surtout la construction d'un discours, littéraire et médiatique, qui contribue à modeler l'image de l'archipel à l'usage des Français. Cette médiatisation révèle des enjeux multiples, qui tiennent tant à l'invention d'un imaginaire touristique qu'à la vision que la France nourrit de l'Espagne voisine et à sa cristallisation littéraire.

## 1 - La première découverte de l'île

George Sand fait le projet de ce voyage aux Baléares en 1838, convaincue que le doux climat de l'île fera le plus grand bien à son fils Maurice, souffreteux, et le préserverait « du retour des rhumatismes cruels de l'année précédente<sup>1</sup> », tout en lui permettant à elle de travailler au calme à ses différents projets d'écriture. Frédéric Chopin lui ayant dit, raconte-t-elle toujours dans son autobiographie, que « s'il était à la place de Maurice, il serait bientôt guéri lui-même<sup>2</sup> », elle se décide à faire le voyage avec lui. Ils partent, chacun de leur côté, elle avec ses deux enfants et une femme de chambre, lui seul, pour Perpignan, où ils se retrouvent. De Barcelone, ils embarquent enfin pour Palma. Le choix de l'île, alors qu'elle s'était rendue cinq ans plus tôt à Venise avec Alfred de Musset, obéissait à différents motifs : les recommandations de deux de ses proches et un intérêt particulier qu'elle sentirait pour l'Espagne, son père ayant participé comme aide de camp de Murat, à la Guerre d'Indépendance, quelques mois avant sa mort accidentelle, en 1808, alors que sa fille, qui n'est pas encore George Sand, n'a que 4 ans. Cette dernière compte également parmi ses connaissances proches le Consul général d'Espagne à Paris, Emmanuel Marliani, ancien sénateur de la Province de Majorque, grâce auquel elle fait la connaissance de Mendizábal qui lui aurait recommandé la destination majorquine, lui donnant des assurances sur la qualité de vie qu'elle trouverait là-bas. Des déclarations qui s'avèreront fausses, affirme-t-elle rétrospectivement dans ses mémoires : « J'avais choisi Majorque sur la foi de personnes qui croyaient bien connaître le climat et les ressources du pays, et qui ne les connaissaient pas du tout<sup>3</sup> ».

On voit apparaître là le premier hiatus entre la promesse paradisiaque du lieu et la réalité qu'elle rencontre lors de son voyage et qu'elle reconstruit par ses textes, dont la presse s'emparera à son tour. Le séjour majorquin des deux amants et des enfants de George Sand est loin d'avoir été une villégiature de plaisir, même s'il est probable que la médiatisation par l'écrit modifie

---

1. SAND, George, *Histoire de ma vie*, Tome 20, Paris, Victor Lecou Éditeur, 1855, p. 137.

2. *Ibid.*, p. 138.

3. *Ibid.*, p. 140.

les faits et les souvenirs. Soumis à la réécriture, que ce soit sur le moment, dans sa correspondance, ou plus tard, dans le livre qu'elle consacre à ce voyage en 1841, *Un hiver à Majorque*, ou dans ses mémoires, *L'histoire de ma vie*, publiées en 1855, le séjour de cet hiver 1838-1839 prend sous sa plume (comme plus tard sous celles des journalistes et de divers auteurs) un accent critique, voire carrément hostile au détour de quelques pages. George Sand et Frédéric Chopin sont sous le charme immédiat des lieux, des paysages, de la végétation luxuriante pour leurs regards de Parisiens, un enthousiasme qui contraste violemment avec l'impression désastreuse que presque immédiatement les Majorquins leur laissent. Les lettres qu'elle écrit lors de son séjour oscillent entre cet éblouissement face à la nature et la déception, qui se mue bientôt en rejet et jugement sans appel pour les habitants de l'île. Dans une des premières lettres qu'elle écrit de Palma à l'un de ses correspondants, Hippolyte Chatiron, George Sand se dit enchantée de « l'admirable pays et du délicieux climat<sup>4</sup> » et si elle déplore déjà la fraîcheur des nuits, l'absence de cheminées et de vitres aux fenêtres, comme la présence de puces, elle met cela sur le compte des « petits désagréments matériels inévitables dans un pays nouveau<sup>5</sup> ». L'indulgence ne dure guère et, quelques jours plus tard, elle se plaint auprès de Charlotte Marliani, amie intime et femme du Consul, de ce que « la vie physique est rude, difficile et misérable ici ! C'est au-delà de ce qu'on peut imaginer. On manque de tout, on ne trouve rien à louer, rien à acheter ». Elle précise quelques lignes plus bas qu'il « n'y a pas d'exagération » dans ce qu'elle dit et conclut sa lettre par ce jugement définitif : « enfin, notre voyage ici est, sous beaucoup de rapports, un fiasco épouvantable ». Et d'ajouter « nous nous faisons l'effet d'une pauvre colonie émigrée qui dispute son existence à une race malveillante ou stupide<sup>6</sup> ». La messe est dite, et pour longtemps.

Certes les déboires se sont enchaînés, depuis leur traversée qu'ils ont effectuée au milieu d'un troupeau de cochons, les difficultés qu'ils rencontrent pour se loger et l'inconfort des logements, auxquels s'ajoutent les prix exorbitants qu'on leur fait payer pour la moindre nourriture, les délais que requiert chaque démarche, chaque déplacement et l'hostilité qui se fait vite sentir à leur égard. Mais à l'expression de ces déconvenues et contrariétés succèdent vite des sentences acerbes à l'endroit des Majorquins et de l'Espagne. L'épisode des cochons avec lesquels les voyageurs doivent cohabiter sur le bateau devient le motif de critiques envers les habitants de l'île, comme si à travers cet animal c'était la population elle-même qui était en jeu. George Sand a des formules définitives à leur égard : « Qu'importe aux Majorquins les nouvelles de la politique ou des beaux-arts ? Le cochon est la grande, la seule affaire de leur vie<sup>7</sup> ». Le trait est spirituel, mais il n'efface pas l'impression que laisse la description des Majorquins soumis aux caprices du mammifère : la traversée entre Palma et Barcelone n'est possible, explique-t-elle encore, que lorsque la mer est parfaitement calme pour lui éviter tout désagrément gastrique, car « le cochon a l'estomac délicat et craint le mal de mer<sup>8</sup> ». Dans *Un hiver à Majorque*, elle revient sur l'économie de l'île et l'importance que revêtent l'élevage et le commerce porcins, auxquels on doit, explique-t-elle, la

4. SAND, George, « Lettre de George Sand à Hippolyte Chatiron », (Palma, 3/11/1838), *Correspondance*, Tome IV, Mai 1837 – mars 1840, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 526.

5. *Ibid.*

6. SAND, George, « Lettre de George Sand à Charlotte Marliani », (Palma, 14/11/1838), *Correspondance*, Tome IV..., *op. cit.*, p. 530-534.

7. *Ibid.*, p. 530.

8. *Ibid.*

mise en place de traversées régulières entre l'archipel et Barcelone. Elle conclut : « C'est donc grâce au cochon que j'ai visité l'île de Majorque<sup>9</sup> ». Là encore, la formule fait sourire et on y retrouve le talent littéraire de l'écrivaine, mais si elle a à cœur d'expliquer en détails la responsabilité des Espagnols dans le retard économique de l'île, elle ne condamne pas moins l'inertie et la paresse des habitants, dont elle fait un trait de caractère définitif, elle qui affirmait déjà dans une lettre adressée lors de son séjour à Alexis Duteil, en janvier 1839 : « Le naturel du pays est le type de la méfiance, de l'inhospitalité, de la mauvaise grâce et de l'égoïsme. De plus ils sont menteurs, voleurs, dévots comme au moyen âge. [...] Ce sont de vrais animaux eux-mêmes, puants, grossiers et poltrons<sup>10</sup> ».

La lettre est écrite sous le coup de la déception et de la colère que les désagréments du voyage et l'accueil des habitants entraînent, comme cette autre missive rédigée à son retour en France, fin février 1839, dans laquelle, encore sous l'effet déplaisant de cette expérience, elle a cette nouvelle sentence : « Oh que je hais l'Espagne ! ». Elle ajoute immédiatement : « J'en suis sortie comme les anciens À RECULONS, c'est-à-dire avec toutes les formules de malédiction<sup>11</sup> ». Si elle maudit l'Espagne et ses habitants qu'elle a tôt fait de vouer aux gémonies, ces « formules » deviennent sous sa plume des formules littéraires qui agrémentent son récit, montrant le processus de construction discursive et esthétique à l'œuvre dans ces récits de voyage. La médiatisation par l'écrit de l'expérience vécue opère un phénomène de stylisation de la réalité. Elle a pour effet d'amplifier la portée des propos tenus, d'en exagérer la charge par leur dimension catégorique, d'autant qu'à cette première médiatisation succèdent celles de la presse et des auteurs qui, à la suite de ce récit originel, en reprennent la teneur et les propos. Élevé à la catégorie d'hypotexte, le récit sandien devient la matrice de récits successifs qui, à leur tour, ont pour effet d'enfermer le voyage majorquin dans cette première expérience initiatique qui semble en avoir dessiné les traits définitifs pour des décennies.

## 2 - L'hypotexte sandien et ses relectures postérieures

Publié en 1847, moins de dix ans après le voyage de George Sand et Frédéric Chopin et six ans après la parution de *Un hiver à Majorque*, l'essai *Histoire et description des Iles Baléares et Pithyuses*, de Frédéric Lacroix, inséré dans un ouvrage plus général sur l'Espagne, dresse à son tour une description très ambivalente de l'archipel. Les splendeurs de la nature y sont là aussi célébrées, mais les habitants n'échappent pas à un portrait très critique où le lecteur retrouve les griefs exprimés sous la plume de George Sand quelques années plus tôt. Reprenant des citations de l'écrivaine, l'auteur établit un lien entre la magnificence des paysages et la splendeur de la nature et le caractère des Majorquins que « la beauté du climat et la fertilité du sol ont rendu[s] [...] paresseux et imprévoyants ». La faute en revient également au « voisinage et à la domination de l'Espagne ». « Quels efforts de travail et d'invention peut-on attendre d'un peuple que l'influence d'un climat

9. SAND, George, *Un hiver à Majorque*, in *Voyage à Majorque*, Paris, Édition J. Hetzel, 1868, p. 6.

10. SAND, George, « Lettre de George Sand à Alexis Duteil », (Valldemosà, 20/01/1839), *Correspondance*, Tome V, Mai 1837 – mars 1840, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 552-553.

11. SAND, George, « Lettre de George Sand à Charlotte Marliani », (Marseille, 26/02/1839), *Correspondance*, Tome V..., *op. cit.*, p. 577.

énervant et l'insouciance de ses gouvernants livrent à la mollesse et à l'inaction<sup>12</sup> », se demande-t-il. Comme chez George Sand, dont Frédéric Lacroix s'inspire ouvertement, il est à nouveau question de l'amour que les habitants portent à l'espèce porcine, montrant combien le premier récit sandien modèle les suivants et l'image que l'on en bâtit depuis la France, contribuant pour des années à la caractérisation de l'imaginaire majorquin<sup>13</sup>. L'auteur exempté toutefois la population de Majorque, « plus digne de compassion que de blâme », de la responsabilité de certains des défauts dont il l'affuble : « La faute en est à leurs maîtres égoïstes, aux institutions sociales sous le joug desquelles ils restent courbés depuis des siècles, enfin aux autorités locales et au gouvernement de la métropole, qui ne font rien pour instruire et civiliser ce peuple<sup>14</sup> ».

Après George Sand, le Majorquin semble acquérir sous la plume de Frédéric Lacroix les traits du bon sauvage que la civilisation n'a pas encore totalement atteint, mais qu'elle a néanmoins perverti sous certains aspects. Tout autant que le regard qui est porté sur le peuple des Baléares, ces récits révèlent également la vision que ces voyageurs français ont d'eux-mêmes et la construction de leur propre imaginaire comme peuple civilisé. Par la médiation du récit sandien, la découverte de l'île encore isolée et peu connue des Français renforce le sentiment de ces derniers sur leur propre supériorité, où peuvent sans doute se lire également les signes de griefs que la France semble ressentir envers l'Espagne. Plus de 40 ans après la fin de la Guerre d'Indépendance et de l'Empire français, Lacroix rappelle que François Arago, qui s'était rendu aux Baléares pour y prolonger la mesure du méridien de Paris, s'y trouva en fort mauvaise posture lorsque la guerre fut déclarée et que « le peuple majorquin se vengea sur lui des humiliations infligées à la dynastie espagnole<sup>15</sup> ». Dans le chapitre consacré à la minuscule île de Cabrera, il revient également sur ces milliers de soldats napoléoniens, dont une majorité de Français, qui y furent incarcérés par les autorités espagnoles après la défaite de Bailén et qui, pour beaucoup, moururent de faim et de maladies. Le récit qu'en livre l'auteur est long et détaillé, émaillé de témoignages de survivants, et s'il reconnaît s'être sans doute « un peu trop étendu sur ce sujet », il ajoute que « la fibre nationale s'émeut toujours en présence de pareils tableaux ; et d'ailleurs, cette lamentable histoire fait partie des annales des îles Baléares<sup>16</sup> ».

Les Baléares portent le poids de cette histoire, mais également celui de l'image que les Français ont forgée d'elles, dont les récits de voyageurs, et celui de George Sand en tout premier lieu, se nourrissent et qu'ils contribuent à leur tour à raviver ou entretenir, la constituant en imaginaire. Le regard que porte la compagne de Chopin lorsqu'elle fait ses premiers pas sur l'île est chargé de cet imaginaire et de sa propre histoire familiale. Elle ne connaissait pas l'archipel lorsqu'elle y séjourne à la fin de l'année 1838, mais les impressions que lui laisse l'île sont empreintes en partie, et peut-être inconsciemment, de cette double histoire, collective et personnelle, présente en arrière-plan. Les déboires auxquels elle doit faire face la réveillent sans doute et les splendeurs de l'île, qu'elle

12. LACROIX, Frédéric, *Histoire et description des Iles Baléares et Pithyuses*, in *L'Univers. Histoire et description de tous les peuples. L'Espagne*, Tome 2, Paris, Firmin Didot Frères Éditeurs, 1847, p. 5.

13. Voir p. 7 : « Si l'on en croit un voyageur, le cochon est aujourd'hui l'objet d'une grande vénération et d'une affection profonde de la part des Majorquins. Cette espèce de culte pour un quadrupède immonde, à part ce qu'il peut avoir de ridicule à un certain point de vue, s'explique par l'utilité du pourceau pour ce peuple. Le cochon a sauvé Majorque de l'extrême misère, et Majorque se montre reconnaissante ».

14. *Ibid.*, p. 9.

15. *Ibid.*, p. 13.

16. *Ibid.*, p. 26.



reconnaît pourtant, sont impuissantes à les éclipser totalement, ravivant au contraire une certaine animosité qu'accompagne un sentiment de supériorité face à une civilisation jugée arriérée. Si elle disait, dans une lettre citée plus haut, se faire « l'effet d'une pauvre colonie émigrée<sup>17</sup> », il n'est pas certain que, à sa suite, les voyageurs français à Majorque ne portent pas au contraire sur cette île un regard de colons, alimentés par leur expérience forgée dans les colonies africaines notamment. L'imaginaire colonial apparaît dans certaines descriptions auxquelles ils se livrent. Ainsi, alors qu'il dresse le portrait des Majorquins (« grands, minces, bien faits, malgré des jambes arquées, et [...] le teint basané »), Frédéric Lacroix dit de leurs femmes, « dont les beaux yeux noirs, les petits pieds, les mains mignonnes et la taille proportionnée plaisent aux étrangers, [qu'elles] joignent aux défauts intellectuels de leurs maris toute l'ardeur du tempérament africain<sup>18</sup> ».

Une telle remarque est rare, mais comment ne pas lire dans le long article sur les îles Baléares publié en mars de cette même année 1847 dans le journal *La Presse* (un article anonyme dont « l'auteur a résidé longtemps à Majorque, dans une haute position qui lui permettait de tout voir et de bien voir ») une réminiscence de ce regard colonial. Ce n'est pas pour rien que l'auteur commence par situer l'archipel « entre l'Espagne et l'Afrique, au milieu du bassin de la Méditerranée » et qu'il rappelle, pour expliquer son retard agricole et économique, que « l'Espagne a appliqué à cet archipel les lois prohibitives qu'elle avait imposées à ses colonies d'Amérique<sup>19</sup> ». Les Baléares ne sont pas une colonie espagnole, mais en raison notamment de leur insularité, c'est cette image coloniale que semblent leur avoir accolée ces voyageurs révélant par là même, au détour de quelques remarques, le regard patriarcal, si ce n'est celui habité par l'expérience colonisatrice française, qu'ils portent sur elles. Il n'est sans doute pas fortuit que dans un article, élogieux celui-ci, que des années plus tard Émile Gautier consacre à l'île de Majorque dans *Le Figaro*, il ait au passage cette remarque sur deux villes algériennes :

Il y avait longtemps, au surplus, que le désir d'entreprendre ce voyage me poursuivait comme une obsession. Positivement, les îles Baléares me tiraient l'œil. Je n'avais jamais pu les apercevoir au loin, du haut de la passerelle des paquebots qui font le service d'Alger ou d'Oran<sup>20</sup>.

Empreint de l'expérience algérienne, le voyageur français n'a-t-il pas en lui cet imaginaire colonial lorsque ses pas le portent vers les Baléares ? En 1927 encore, Edmond Cleray parle dans *le Figaro* de Majorque comme de cette « île presque africaine<sup>21</sup> ». Une vision qui perdure donc et où l'on retrouve également les traces d'une image orientaliste qui continue à peser sur l'Espagne et qui est ici sans cesse ravivée<sup>22</sup>.

Lorsque l'article d'Émile Gautier cité plus haut, et justement intitulé « La joie de vivre », est publié en 1890, le regard a commencé à changer sur l'archipel, mais l'évolution est lente et le

17. SAND, George, « Lettre de George Sand à Charlotte Marliani », (Palma, 14/11/1838), *Correspondance*, Tome IV ..., *op. cit.*, p. 530-534.

18. *Ibid.*, p. 7.

19. « Des îles Baléares », *La Presse*, 12/03/1847, p. 2.

20. GAUTIER, Émile, « La joie de vivre », *Le Figaro*, 11/05/1890, p. 1.

21. CLERAY, Edmond, « La Chartreuse de Valldemosa », *Le Figaro, Supplément Littéraire*, 19/11/1927, p. 2.

22. Voir par exemple ANDREU MIRALLES, Xavier, *El descubrimiento de España. Mito romántico e identidad nacional*, Barcelona, Taurus Historia, 2016. Cf. en particulier les chapitres 2 et 3.

discours est longtemps resté influencé par celui originel de George Sand. En 1867 encore, près de 30 ans après ce premier voyage et plus de 25 après la publication de *Un hiver à Majorque*, *Le magasin pittoresque* consacre un long article à la ville de Palma. George Sand y est citée à plusieurs reprises et le portrait qu'elle avait dressé des années auparavant de la ville et de ses habitants demeure la référence à l'aune de laquelle l'île est encore décrite. À propos du tableau sombre que l'écrivaine dresse des maisons majorquines et de la vie de famille que l'on y mène, l'auteur qui le reproduit a ces mots : « Ce tableau si frappant est-il resté fidèle ? On peut le craindre, dans l'état de trouble stérile et de mortelle indolence où dépérissent les pays espagnols<sup>23</sup> ». L'affirmation est prudente, mais elle suffit à instiller le doute chez le lecteur, potentiel voyageur, sur le confort des logements, mais aussi sur les Majorquins eux-mêmes. Et quand bien même la presse peut se faire plus critique à l'égard des propos de George Sand, les habitants de l'île, eux, n'échappent pas à ces jugements péremptores qu'elle a scellés lors de son voyage. Un article publié dans *La revue critique des livres nouveaux* en 1842, à l'occasion de la parution de son récit de voyage, avait des mots très durs à son sujet. Elle y est dépeinte sous des traits capricieux, frivoles et égoïstes, on lui reproche, emportée qu'elle ait pu être par « un accès d'enthousiasme poétique<sup>24</sup> », de mal accepter la confrontation avec le monde réel. La dureté de ses propos à l'égard des Majorquins est soulignée, pour aussitôt ajouter, cependant, que « nous voulons bien croire [...] que les Majorquins ne brillent pas par excès de civilisation ». Ni par leur goût pour le confort, trouve-t-on quelques lignes plus bas. Alors même que le critique ne veut pas trouver « là de raison suffisante pour faire un procès à toute la nation espagnole et la condamner en masse », il ajoute : « l'on doit bien avouer que ce n'est pas en Espagne qu'il faut aller chercher les aisances de la vie. La propreté y est un luxe à peu près inconnu ; la vermine et les scorpions sont les hôtes habituels de tout lit d'auberge, et il n'est pas même permis de s'en plaindre ». L'auteur conçoit qu'il puisse s'agir de « graves inconvénients qui ne rendent pas le séjour de Majorque bien attrayant », tout en concluant, cependant, dans une dernière pique adressée à George Sand, qu'il « ne faut pas employer son talent à semer le dégoût, le doute et le découragement ». Si le lecteur de l'article peut facilement être convaincu par le manque de bienveillance reproché à George Sand, il n'est pas certain qu'à l'inverse il puisse se laisser convaincre par les attraits que présenterait un voyage aux Baléares. L'auteur de l'article a beau souligner qu'il s'agit d'une « relation piquante, spirituelle », soulignant par là-même le caractère littéraire de ce récit, *Un hiver à Majorque* n'en demeure pas moins, pour de longues années, un texte de référence sur l'archipel des Baléares.

### 3 - La construction d'une nouvelle image ?

Ce n'est qu'à la fin du siècle que la vision des îles commence timidement à changer chez les auteurs et les journalistes français, à un moment où les voyages s'y font plus fréquents et le tourisme commence doucement à s'y développer. La découverte de l'archipel est désormais facilitée et ce n'est plus seulement par la médiation de ces textes, et de ceux de George Sand notamment, que l'on peut découvrir l'archipel. S'y rendre est possible et au regard littéraire peut désormais

23. « Palma », *Le magasin pittoresque*, 1/01/1870, p. 254.

24. « Un hiver à Majorque », *Revue critique des livres nouveaux*, 03/1842, p. 60-61.



se superposer celui de la réalité. L'éloignement des années dissipe également la vision très sombre qu'en avait dessinée l'écrivaine et les publications sur les Baléares s'attardent dorénavant davantage sur les beautés du paysage et les découvertes que les îles réservent à leurs voyageurs. Si George Sand continue à être citée, c'est davantage dorénavant pour ses descriptions de la nature majorquaine. Face aux paysages îliens, s'interpose toujours l'imaginaire littéraire qu'elle a contribué à façonner, avec ses figures de style, ses topoï et son lyrisme romantique et orientaliste qui imprègnent pour des années encore les textes qui évoquent l'archipel. Après *Un hiver à Majorque*, d'autres ouvrages paraissent sur les Baléares, dont *Les îles oubliées : les Baléares, la Corse et la Sardaigne* de Gaston Vuillier, richement illustré par l'auteur lui-même et d'abord publié dans la presse, entre 1889 et 1890. La revue *Le monde illustré* y consacre en juin 1890 un long article, rappelant à cette occasion que les Baléares sont « plus près de nous que l'Algérie<sup>25</sup> », pays qui semble décidément demeurer la référence exotique méditerranéenne pour les lecteurs français. Fin 1892, lorsque l'ouvrage est édité chez Hachette, le journal *Le temps* y revient, soulignant la pertinence du titre, pour évoquer ces îles en effet « oubliées » : « Il est exact de dire que les touristes ne savent guère le chemin de ces îles Baléares où George Sand a passé un hiver avec Chopin, mais qu'elle n'a pas mis [sic] à la mode<sup>26</sup> », précise le critique anonyme. Au côté du nom des deux amants, on voit ces deux termes, guère utilisés jusqu'à présent, faire leur apparition, le *tourisme* et la *mode*, appelés à prendre une place grandissante à partir de cette date. Apparaît également dans ce long article un autre concept, destiné à faire florès lui aussi, celui de *pittoresque*, l'élément qui sera mis en avant les années suivantes pour vanter, au côté de leurs paysages, les richesses des Baléares.

Mais dans ces articles, les îles n'en demeurent pas moins toujours indissociablement liées au nom de George Sand. Dans une nouvelle critique de l'ouvrage de Vuillier publiée quelques semaines après la précédente, *La Revue politique et littéraire* se plaît à rappeler que « si M. Vuillier n'a eu qu'à se louer de l'honnêteté et de l'obligeance des Majorquins, s'il garde une inaltérable reconnaissance à ses hôtes [...], tous nos voyageurs n'ont pas eu la même chance ni emporté les mêmes bons souvenirs<sup>27</sup> ». Et de rappeler l'expérience malheureuse de François Arago, des prisonniers retenus sur l'îlot de Cabrera et celle, bien entendu, de George Sand et Frédéric Chopin, comme si dissocier les îles de leur présence à chacun plus de 80 ou 50 ans plus tôt demeurerait difficile. Entre Majorque et George Sand semble s'être nouée une relation littéraire de l'ordre de l'oxymore que les journaux ont longtemps à cœur de rappeler, comme dans ce même article où il est écrit que « le récit des vexations et tribulations que George Sand et Chopin eurent à endurer dans ce lieu de délices serait interminable<sup>28</sup> ». Devenu précocement un topos littéraire associé à l'idée de vexation et d'inconfort hostile, l'île peine à ne (re)devenir qu'un lieu de délices, du moins dans les textes.

Ce n'est d'ailleurs sans doute pas tout à fait un hasard si la première traduction en espagnol de *Un hiver à Majorque*, paraît plus de 60 ans après la première édition française, en 1902<sup>29</sup>. Les raisons peuvent en être multiples, mais il n'est pas interdit de penser que l'image qu'avait forgée

25. « Aux Baléares », *Le monde illustré*, 7/06/1890, p. 365.

26. « Les îles oubliées », *Le Temps*, 25/12/1892.

27. « Un voyage aux îles oubliées », *La revue politique et littéraire*, 21/01/1893, p. 80.

28. *Ibid.*, p. 81.

29. SAND, George, *Un invierno de Mallorca*, Palma, Bartolomé Rotger, 1902. Traduction de Pedro Estelrich. Voir RIBA, Caterina et SANMARTÍ, Carme, « La recepción de George Sand en España : traducciones y censura (1836-1975) », *Quaderns. Revista de Traducció*, 27, 2020, p. 29-49.

George Sand de l'archipel et de ses habitants pour les décennies à venir n'incitait guère à offrir à cet ouvrage l'opportunité d'une traduction, alors même que beaucoup de ses œuvres avaient été, elles, traduites très précocement. Dans le prologue qui précède la traduction, Gabriel Alomar, originaire lui-même de Palma, n'est pas tendre à l'égard de l'écrivaine, qu'il présente comme une adolescente capricieuse dotée d'un fort sentiment de supériorité. Si le fait d'être une femme peut expliquer (et excuser) à ses yeux qu'elle n'ait pas été capable de percevoir « la poésie<sup>30</sup> » en tout, il n'hésite pas à en dresser un portrait des plus négatifs, allant jusqu'à comparer ses propos aux discussions triviales d'une lavandière : « Una falta absoluta de distinción señorial, de sentido de la propia superioridad, se observa en aquellas páginas de *Un hiver à Majorque*, páginas de reproche inconsiderado y procaz, que parecen, en muchas ocasiones, cuchicheo de comadres en un lavadero<sup>31</sup> ». Il lui sait néanmoins gré de descriptions des paysages majorquins qu'elle offre dans ses pages et reconnaît son talent littéraire qu'il loue, montrant que dans cette première traduction, et comme en France, la réception réservée à *Un hiver à Majorque* est faite d'ambiguïtés et de contrastes, dont la figure de l'écrivaine ne sort pas indemne. Les brèves mentions qui, dans le prologue, sont faites de Chopin sont, elles, plus sympathiques, quoiqu'il soit dépeint sous les traits d'un artiste maudit à l'humeur mélancolique, amenant Gabriel Alomar à cette note sur l'inversion des genres qu'il prête aux deux amants : « El vigor masculino que animaba a aquella mujer de 34 años le comunicaba la fiebre de las venideras luchas por el ideal, y contrastaba con la debilidad femenina de Chopin. Ella se sentía sola, en medio de un panorama hermosísimo, pero inanimado<sup>32</sup> ».

Le centenaire de la naissance de George Sand en 1904, deux ans après la publication de cette première traduction espagnole, ce qui n'est sans doute pas une simple coïncidence est l'occasion d'une redécouverte dans la presse française de l'île de Majorque, qui est progressivement instituée en lieu de pèlerinage où les touristes se rendent sur les traces des deux amants. La Chartreuse de Valldemosa, rendue à la vie civile avec les lois de la *desamortización* et où ils finirent par se réfugier dans les derniers mois de leur séjour, en devient la destination emblématique. Elle donne l'occasion à la presse de publications dûment détaillées sur les recherches menées pour identifier la cellule où ils logèrent<sup>33</sup>. Un article publié en juillet 1904, dans le *Journal des débats politiques et littéraires*, montre que dorénavant l'image de George Sand et, avec elle, celle de l'archipel ont changé. La première y est décrite, comme dans le prologue de Gabriel Alomar, comme une femme insupportable, ne cessant de geindre, comme le souligne l'anaphore qui structure le début du texte et voit l'auteur de l'article, Henry Bidou, répéter à cinq reprises à propos de George Sand qu'« elle se plaint », avant de plaindre lui-même « le pauvre Chopin ! ». À l'inverse, il vante les mérites de Majorque, destination touristique qui offre désormais tous les comforts aux voyageurs : on trouve

30. ALOMAR, Gabriel, « Prólogo. El viaje de George Sand a Mallorca », in SAND, George, *Un invierno de Mallorca*, Palma, José Tous Editor, 1932 [1902], p. XXXI : « Seguramente su condición de mujer le impidió, sin embargo, en muchas ocasiones, sentir la belleza oculta de las cosas, que no hubiese escapado a un temperamento romántico varonil. Precisamente una de las cualidades características del verdadero artista es la de saber encontrar siempre la poesía de todo ».

31. *Ibid.*, p. XXXIII.

32. *Ibid.*, p. LV.

33. C'est le cas dans cet article intitulé « Valldemosa-Chopin-Rosenthal », publié dans le journal *Comœdia*, le 16 avril 1908, qui commence par ces mots : « Le musicien de passage aux Baléares est hanté par le souvenir du séjour qu'y firent George Sand et Chopin ; aussi ai-je voulu accomplir ce pieux pèlerinage en mémoire du grand compositeur ».

à Palma « plusieurs auberges, un grand diable d'hôtel modern style » et dans toute l'île des petites villes « parées d'hôtels neufs » où « la pension coûte quatre ou cinq francs par jour », une « route excellente ». Les cochons, dont « [George Sand] a plaisamment décrit les langueurs » ont disparu des bateaux. Mais, ajoute le journaliste, si elle devait s'y rendre aujourd'hui, « elle voyagerait peut-être avec des thons, qui étalent sur le pont des formes noires et des ouïes sanglantes, et qui empoisonnent la nuit d'une odeur écœurante<sup>34</sup> ». Hormis cette note odorante, l'auteur dresse de Majorque un tableau attrayant où George Sand, si elle y revenait, « rencontrerait beaucoup de compatriotes venus de Marseille ou d'Alger », apportant la preuve qu'elle n'est plus l'île oubliée que dépeignait une quinzaine d'années plus tôt Vuillier.

Vue depuis la France, Majorque ne cesse pas d'être pour autant une île nimbée d'un imaginaire littéraire qui continue à modeler l'image qu'on y projette, toujours inspirée, près d'un siècle plus tard, par l'héritage romantique, une continuité à laquelle la presse n'est pas étrangère. En 1913, Jules Bertaut, l'éditeur quelques années plus tard de la correspondance entre George Sand et François Rollinat, publie un article dans *Le Figaro* sur la question. Il revient sur l'histoire des voyageurs français en Espagne qui n'a « jamais été, comme l'Italie, la terre de prédilection des voyageurs, le pèlerinage prédestiné de tous les dévots de l'art et de la beauté ». « Il a fallu toujours plus ou moins la conquérir<sup>35</sup> », ajoute-t-il. Le romantisme a joué un rôle essentiel selon lui dans cette découverte, mais, à le lire, il a aussi contribué à en forger une image qui continue à se confondre avec l'île et dont George Sand aurait définitivement forgé les traits. L'Espagne qu'elle y a découverte lors de son voyage, « commencé dans l'enchantement, [qui] se termina par le plus effroyable des désastres », est décrite par Bertaut par ces mots :

Son Espagne est une Espagne un peu crue, faite d'oppositions violentes d'ombre et de lumière, remplie de détails vécus et que l'on sent vécus et débordant de descriptions admirables. C'est une Espagne traitée sur le mode lyrique où il y a de la fougue, de l'enthousiasme et un pittoresque extraordinaire, — la véritable Espagne des romantiques<sup>36</sup>.

Les lecteurs qui chercheraient dans les écrits de George Sand la réalité des îles Baléares y trouveront d'abord une image littéraire, recrée et stylisée. Les Baléares se prêtent d'autant plus facilement à cette réécriture que les îles ont à peine été foulées par des voyageurs français lorsque George Sand les découvre. Elle en est une des premières exploratrices et ses écrits resteront pour longtemps la trame originelle d'un récit où l'on continue à venir puiser ce que l'on croit être l'essence de l'île. Mais c'est avant tout une projection littéraire, avec ses figures, ses topoï et ses représentations que la postérité reprend. Idéalisé, l'amour entre les deux amants a un rôle important dans ce jeu d'esthétisation de la réalité, dont s'inspire pendant des années la presse. En 1927 encore, dans les pages du *Figaro*, Edmond Cleray ouvre un article sur la Chartreuse de Valldemosa par ces mots qui résument l'aura romantique entourant le lieu :

Comme Venise, Valldemosa doit beaucoup à George Sand. Certes, les vallons fleuris de citrons et de roses n'ont pas attendu son séjour pour enchanter ce coin de

34. BIDOU Henry, « Souvenirs de Majorque », *Supplément au Journal des débats politiques et littéraires*, 1/07/1904, p. 1.

35. BERTAUT, Jules, « Comment les voyageurs français ont vu l'Espagne », *Le Figaro*, 25/10/1913, p. 2.

36. *Ibid.*

terre. Mais les amants de Valldemosa — comme ceux de Venise — ont ajouté à la lumière et aux parfums l'éclat de leurs amours romantiques où l'on voit une femme forte entourer de ses soins un frêle compagnon, là Musset, ici Chopin<sup>37</sup>.

C'est en partie inspirés par cet imaginaire romantique que les touristes français sont de plus en plus nombreux à se rendre sur l'île de Majorque, notamment à partir de la fin des années 20 quand la Compagnie de Navigation Mixte inaugure au départ de Marseille un service régulier de traversées vers l'île et des croisières. Des excursions sont organisées par la compagnie qui en fait la promotion dans la presse, où l'on croit lire encore en filigrane les descriptions qu'en proposait George Sand 90 ans plus tôt. Le pittoresque de l'île est mis en avant : la baie enchanteresse de Palma et son merveilleux panorama, Soller et son verger « où les orangers et les citronniers alternent avec la flore la plus exubérante », son port « d'un réel pittoresque [qui] fait le délice des peintres<sup>38</sup> » et bien sûr la chartreuse. L'image plastique de l'île sert désormais de support publicitaire pour le tourisme. Les bateaux débarquent à Palma, après avoir « longé, au soleil levant, la côte dorée, exubérante de beauté sauvage, dans cette lumière aveuglante qui désespère le pinceau impuissant du peintre coloriste<sup>39</sup> ». Et toujours la présence de George Sand dans ces textes, même lorsqu'il s'agit de la contredire et de mettre en avant le développement auquel est parvenu l'île et cette « hospitalité espagnole qui n'a d'équivalent dans aucun autre pays », lit-on dorénavant. L'écrivaine s'était donc trompée « lorsqu'elle écrit que ses habitants sont mentalement délabrés par diverses occupations et qu'ils se révèlent paresseux et charpateurs<sup>40</sup> ». Elle n'en demeure pas moins la figure tutélaire de l'île pour ces touristes français.

Son nom semble pourtant concurrencé au début des années 30 par celui de Chopin que l'on cite aussi seul désormais dans la presse lorsqu'il est question de Majorque. Après le projet d'un musée Sand-Chopin, on doit célébrer, en 1931, le premier Festival Chopin sur l'île, une manifestation où se lisent, sur les pas du compositeur cette fois, les traces de ce voyage initiatique entamé par les deux amants près d'un siècle plus tôt. Valldemosa, où les deux doivent se tenir, a pour vocation de devenir rien de moins que « le but de l'un des grands pèlerinages d'art du monde — comme Stratford-sur-Avon pour Shakespeare, comme Bayreuth pour Richard Wagner, comme Salzbourg pour Mozart », lit-on à cette occasion<sup>41</sup>. La présence de Pablo Casals et son orchestre lors de ce premier festival, qui se tient en mai 1931, donne tout son éclat à l'événement qui est aussi l'occasion de l'inauguration du musée, alors que résonne la musique de Chopin. Comme la presse en a pris l'habitude depuis des décennies maintenant dès qu'il est question de Majorque et des deux amants, le compte-rendu publié dans ses pages est empreint du lyrisme habituel devenu l'image de marque de l'île pour les Français : « ce fut un instant émouvant que d'entendre, interprétée par un artiste unique, l'expression infiniment tendre et langoureuse de l'âme de Chopin dans ces lieux qu'il habita et qui furent témoins de ses douleurs et de ses rêves<sup>42</sup> » peut-on lire quelques semaines plus tard. L'année suivante, c'est à Arthur Rubinstein que revient d'interpréter la musique de Chopin lors de

37. CLERAY, Edmond, « La Chartreuse de Valldemosa », *op. cit.*, p. 2.

38. « Un service de croisière aux Baléares », *Le Sémaphore*, 1/12/1928, p. 1.

39. « Dix jours en Catalogne et aux Baléares », *La petite Gironde*, 3/06/1929, p. 2.

40. *Ibid.*

41. « En mai 1931, Majorque, l'île dorée glorifiera Frédéric Chopin », *Comœdia*, 21/03/1931, p. 2.

42. « Chez Chopin, à Valldemosa ou le premier festival de Majorque », *Comœdia*, 25-26/05/1931.

la deuxième édition du festival qui se poursuit jusqu'à aujourd'hui. Il attire depuis lors des milliers de spectateurs et de touristes qui viennent écouter les préludes de Chopin et se replonger pour quelques heures dans l'ambiance romantique que la postérité a récréée de ce voyage initiatique.

L'institutionnalisation de ce festival à l'aube des années 30 consacre Majorque comme destination touristique artistique, grâce à un voyage qui, près d'un siècle plus tôt, avait tout d'un fiasco. Mais passé au tamis de l'écrit et de la littérature, puis de la presse et des années, il permet aux lecteurs français (et aux autres) de découvrir une île, sous ses plus mauvais jours d'abord, avant que, au fil des ans, un nouvel imaginaire, enchanteur celui-ci, ne se crée. Inspiré par une esthétique romantique et orientaliste, il dévoile aujourd'hui le regard que portèrent longtemps les Français sur l'Espagne, avant qu'un renversement ne s'opère et qu'au regard critique de la presse française ne se substitue un regard émerveillé. L'île de Majorque n'en reste pas moins empreinte de cette première image littéraire et demeure étroitement associée au nom de celle qui n'a cessé de la dénigrer, moins pour le pire, que pour le meilleur finalement. L'archipel a réussi à échapper à la malédiction sandienne et à l'exploiter, en ancrant pour des décennies le tourisme comme élément phare de son développement.